

Primat de l'histoire sociale :

Propos sans paradoxes

par Robert MANDROU *

Dans le monde inquiet des historiens, l'histoire sociale est à l'ordre du jour: il ne se passe pas un colloque ou un congrès d'historiens sans qu'un orateur souligne la nécessité de la promouvoir, de la défendre; ou bien déplore son retard, ce qui revient au même. Les trois mille participants au Congrès international de Vienne en 1965, en ont fait l'expérience. La même année, trois cents historiens de langue française se sont réunis à St-Cloud (près de Paris) pour discuter de ses sources et de ses méthodes pendant trois jours. Les plus belles professions de foi dans l'avenir de l'histoire sociale ont alors retenti, en même temps que se multipliaient les constats d'insuffisance. Les uns comme Pierre Goubert déclarant tout bonnement que l'histoire sociale n'est encore « qu'un projet et une manière de voir », mais non une science constituée. Les autres comme Pierre Vilar affirmant son existence ubiquiste: « je n'imagine pas une histoire qui ne serait pas sociale¹. » Affirmations contradictoires? En apparence seulement. C'est bien évident, les secteurs historiques qui ont fait le plus de progrès dans le dernier quart de siècle, ne lui ont pas accordé la plus large place: c'est l'histoire économique la plus « économisante » qui envahit tout; c'est l'histoire des civilisations qui attire le plus les jeunes chercheurs. Mais, en même temps, il n'est pas faux d'affirmer que ces formes conquérantes de l'historiographie contemporaine ne peuvent se passer d'histoire sociale. Comment réduire ces apparents paradoxes et définir ce qui revient en propre à l'histoire sociale? Tel est l'objet de ces pages rapides, consacrées à une situation historiographique dont la confusion porte préjudice au progrès du travail scientifique.

I. — L'AVÈNEMENT DU COLLECTIF.

A comparer d'un coup d'œil ce qu'était le travail des historiens avant la dernière guerre mondiale et ce qu'il est devenu aujourd'hui,

* M. Robert Mandrou est directeur d'études à l'École pratique des Hautes Etudes, à Paris.

¹ *L'histoire sociale, sources et méthodes*, Colloque de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, Paris, 1967, voir p. 44, 97 et *passim*.

il est assez clair que c'est l'objet même de leur curiosité qui s'est modifié: le rôle de l'individu en histoire continue à être discuté à l'occasion; voire évoqué avec une certaine nostalgie. Mais les études importantes portent désormais sur des collectivités, sur les groupes et les classes, sinon sur les masses. Au lendemain de la Grande Guerre, Lucien Febvre consacrait plusieurs années à étudier la personnalité de Martin Luther, pour expliquer comment celui-ci avait pu prendre un tel ascendant sur ses compatriotes et devenir le fondateur d'une nouvelle religion². En 1935-1937, une remarquable série de monographies, sous le titre collectif *Hommes d'État*, consacrait plusieurs volumes à un nombre imposant de grands hommes qui ont tenu une place politique dans le cours du XIX^e siècle, notamment Léopold II et Adolphe Thiers, Jules Ferry et Disraëli³. Sans doute était-il fort question de dépasser cette formule, et de restituer à la science historique les dimensions plus larges d'une histoire atteignant les peuples, sinon les civilisations de l'humanité tout entière. Mais le cas des deux plus prestigieuses collections historiques françaises, de la période 1919-1939, est caractéristique: *Peuples et Civilisations*, fondée par Louis Halphen et Philippe Sagnac, histoire générale en vingt volumes, mettait l'accent par sa périodisation même, sur les grands hommes qui font l'histoire politique; Philippe II et la prépondérance espagnole, Louis XIV et la prépondérance française⁴. Même pour retracer l'histoire du XIX^e siècle, le thème reste dominant. Mieux encore: dans la collection fondée par Henri Berr, *L'Évolution de l'humanité*, seuls les grands problèmes qui ont pesé sur le destin des plus imposantes communautés humaines devaient être traités, selon les plans du fondateur: ainsi d'un ouvrage consacré par Georges Weill à la presse et à l'information du XIX^e siècle; ou encore le mouvement communal au moyen âge (par Charles Petit-Dutaillis)⁵. Pourtant, malgré la rigueur de son projet primitif, Henri Berr n'a pu s'empêcher d'accepter quelques entorses: et la collection s'est ornée d'un *Charlemagne* par Halphen qui n'y était certainement pas à sa place; non plus que l'étude signée Louis André

² Louis FEBVRE, *Un destin, Martin Luther*, Paris, 1928.

³ M. CROUZET, A. DUPRONT et autres, *Hommes d'État*, Paris, 1936.

⁴ Henri HAUZER, *La prépondérance espagnole (1559-1660)*, Paris, 1933; A. de SAINT-LÉGER, *La prépondérance française (1661-1715)*, Paris, 1944.

⁵ G. WEILL, *Le journal. Origines, évolution et rôle de la presse périodique*, Paris, 1934; Charles PETIT-DUTAILLIS, *Les Communes françaises. Caractère et évolution, des origines au XVIII^e siècle*, Paris, 1947.

sur la politique extérieure de Louis XIV⁶. C'est donc dire que, malgré tant d'efforts, ou d'intentions de renouvellement, l'histoire des individus continuait à passionner les historiens plus que celle des groupes ou des sociétés globales.

Le renversement de perspectives ne s'est en fait réalisé qu'après 1945: sans doute les grands progrès effectués par les sciences sociales pendant cette première moitié du XX^e siècle, y ont-ils été pour quelque chose: sociologie, psychologie sociale, économie politique ont mis en valeur l'efficacité de méthodes permettant de décrire et d'expliquer les comportements des groupes, de comparer les modes d'existence, dans tous les domaines. Même si les historiens ne disposaient pas des moyens d'enquête sur le vif, qui sont d'emploi quotidien dans ces sciences nouvelles, bien souvent les archives leur permettaient d'esquisser des réponses à des problèmes semblables: à la sociologie religieuse de G. LeBras répond une sociologie rétrospective des attitudes religieuses de Ch. Marcilhacy⁷; à la sociologie du travail de A. Touraine et G. Friedmann répondent les histoires (sociales) du travail de Ph. Wolff et F. Mauro⁸; etc. Mais cette ouverture des historiens aux problèmes posés par leurs collègues des sciences sociales voisines n'est pas tout. Le spectacle du monde comme il va, paraît avoir été également déterminant; moins par l'intervention des grandes masses, qui auraient réussi à impressionner les historiens, au détriment des grands acteurs qui tiennent l'avant-scène pendant que les transformations importantes se produisent dans les coulisses. Mais surtout par une meilleure compréhension des liens qui unissent le présent au passé: dans ce monde où les progrès scientifiques et techniques se précipitent à un rythme jusqu'alors inconnu, les historiens se sont trouvés plus sensibilisés que jamais à la détection des innovations qui marquent en profondeur leur civilisation; l'essor des techniques leur a restitué ce sens des continuités et des ruptures qu'un Michelet avait cultivé pendant toute sa vie avec un génie incomparable: savoir toujours rapporter le passé au présent, et inversement; reconnaître les mutations larges et identifier l'accidentel, qui n'aura pas de lendemain: c'est tâche quotidienne pour l'historien qui vit dans son temps et non dans un musée d'antiquités; et c'est le meilleur moyen de faire place aux évolu-

⁶ L. HALPHEN, *Charlemagne et l'Empire carolingien*, Paris, 1947; L. ANDRÉ, *Louis XIV et l'Europe*, Paris, 1950.

⁷ Ch. MARCILHACY, *Le Diocèse d'Orléans au milieu du XIX^e siècle*, Paris, 1964.

⁸ Ph. WOLFF, F. MAURO et autres, *Histoire du Travail*, 4 vol., Paris, 1959-1961.

tions qui touchent des collectivités entières, et non plus simplement le destin de quelques individus hors pair.

Les récents progrès de l'histoire des sciences et des techniques fournissent un bel exemple de cette transformation: au moment même où des sociologues consacrent leurs efforts à étudier le changement et les résistances au changement dans nos sociétés contemporaines, les historiens des sciences découvrent la sociologie de l'innovation scientifique. Après que deux ou trois générations eurent surtout reconstitué les biographies des inventeurs, retrouvé les circonstances qui ont favorisé l'éclair de génie (dont une grande invention est toujours le signe), les jeunes savants qui s'intéressent maintenant à cette histoire portent leur attention sur l'avènement de l'invention, sa diffusion dans un milieu technologique donné, les résistances rencontrées pour l'adoption d'un procédé nouveau, son démarrage réel; ils ambitionnent de mesurer le décalage dans le temps qui sépare l'invention proprement dite et sa mise à la disposition d'une nation, d'un continent: la marmite de Papin, le métier Jacquard, la vaccine de Jenner, la pasteurisation tout comme les antibiotiques évoquent les exemples les plus frappants de ce chapitre essentiel dans l'histoire nouvelle des civilisations et des cultures.

En ce sens, l'avènement du collectif est une conquête essentielle de la problématique historique; contrairement à ce que pensent des esprits légers, il ne signifie pas la condamnation ou la fin de la biographie; ni la négation du rôle de l'individu dans l'histoire: ce qui serait un non-sens; cet avènement signifie leur renouvellement en profondeur, tel qu'il s'effectue d'ailleurs sous la pression des découvertes dues à la psychologie sociale et à la psychanalyse notamment. Quel biographe travaillant scientifiquement oserait aujourd'hui retracer une carrière en se bornant à évoquer en quelques lignes l'hérédité de son héros, comme il pouvait se faire il y a un siècle? Une connaissance précise des milieux sociaux dans lesquels s'est formée une personnalité, une reconstitution de son équipement mental d'après les études faites, le milieu familial et professionnel, la bibliothèque, etc. sont maintenant conditions nécessaires de tout effort en ce genre. D'aucuns abusent même, dans cette direction, des explications psychanalytiques, et retrouvent trop facilement des traces multiples du complexe d'Edipe. Mais ces excès ne peuvent dissimuler le progrès réalisé par un tel élargissement de perspectives, par une telle exigence. Par là même, l'histoire sociale est bien partout présente; ou,

pour mieux dire, tout est histoire sociale: il n'y a pas d'histoire économique pure, qui étudierait les fluctuations des salaires, des prix et des revenus, sans lier ces mouvements aux groupes sociaux dont les niveaux de vie sont déterminés de ce fait; de même, il n'est plus imaginable d'écrire une histoire de l'art qui se bornerait à conter la chronologie des œuvres et la vie des artistes, sans prendre en charge l'audience de ces œuvres, le retentissement des manifestes, les variations du goût et des affinités selon les groupes et les sociétés elles-mêmes. Présente partout, l'histoire sociale n'a pas été assez cultivée pour elle-même, pour ainsi dire: support descriptif et explicatif de toute reconstitution, elle s'est trouvée négligée d'autant. Par une logique assez simple, qui rend compte du paradoxe énoncé plus haut: orientant toute sa recherche sur la perspective de destins collectifs, la nouvelle génération d'historiens s'est souciée de retrouver le devenir économique et matériel, culturel, artistique ou religieux, et enfin politique des groupes ou des sociétés globales, plus que d'étudier la statique et la dynamique de ces groupes, dans leur définition même. Les classifications — juridiques notamment — fournies par les écrivains contemporains ont été le plus souvent adoptées par les chercheurs, sans plus d'efforts: ordres, classes, par exemple. Dans un débat parisien récent, un spécialiste d'histoire artistique confessait que pour la France d'avant-hier, il lui suffisait de distinguer le petit peuple — baptisé *populace*, — l'aristocratie déchéante ou triomphante, et entre les deux tout le reste communément appelé *bourgeoisie*. Propos caricatural assurément; mais qui illustre bien la dépendance, et le retard dans lequel se trouvent aujourd'hui les études d'histoire sociale proprement dite.

II. — QUELQUES PROBLÈMES SPÉCIFIQUES.

Un groupe, une société globale ne se délimite pas simplement par la somme de tous ses membres: tout problème de définition mis à part, et dont il sera question dans un instant, il est bien clair que l'énumération et l'addition ne rendent pas compte des phénomènes sociaux. Compter les hommes, utiliser la statistique, c'est le travail primordial qui n'a pas encore été réalisé en France, sauf, rares exceptions, pour quelques villes privilégiées, Beauvais au XVII^e, Orléans au XVIII^e, Paris au XIX^e siècle⁹.

⁹ P. GOUBERT, *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730*, Paris, 1960; G. LEFEBVRE, *Etudes orléanaises*, 2 vol., Paris, 1962-1963; A. DAUMARD, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, 1963.

Même les groupes socio-professionnels, de définition relativement aisée, n'ont pas encore fait l'objet de ces comptages attentifs sans lesquels la précision fait toujours défaut dans une description sociale. Avec de bonnes excuses d'ailleurs: car ces comptages représentent un travail matériel accablant. L'historien social, faute de moyens pour une part, doit dès maintenant apprendre à construire un échantillon, à pratiquer un sondage en bonne et due forme: ces techniques courantes du sociologue feront partie demain du bagage instrumental de tout historien. Cependant, ce point acquis et hors de conteste, il faut aussitôt souligner combien cette quantification indispensable au niveau de la description est insuffisante pour rendre compte de l'originalité propre au domaine social. L'historien social doit, en effet, mesurer et expliquer des phénomènes de dynamique sociale qui contiennent finalement l'essentiel: c'est particulièrement évident en ce qui concerne les foules, pacifiques ou ameutées, révolutionnaires ou commémorantes; Georges Lefebvre l'a démontré de belle façon pour les foules parisiennes à la fin du XVIII^e siècle¹⁰. Mais c'est également vrai pour toutes les activités sociales, quelles que soient leurs finalités particulières: sociétés de tireurs à l'arc comme académies des sciences et des arts; confréries professionnelles tout comme assemblées de communautés, paysannes et urbaines. La dynamique propre à chaque groupe est certainement plus difficile à reconstituer pour l'historien que pour le psychologue social travaillant sur des associations vivant sous ses yeux et même susceptibles d'expérimentation. Mais il n'en reste pas moins nécessaire de la retrouver à travers les procès-verbaux des assemblées, les descriptions des fêtes, les comptes rendus des conflits de voisinage ou de préséance. La fonction sociale de ces groupes ne peut se définir qu'à partir de cette récupération qui permet de jauger la vitalité et la cohésion d'un groupe, sa force d'attraction exercée sur les individus et sur les groupes voisins ou concurrents, sa place dans la vie villageoise, urbaine, provinciale, nationale, voire internationale (au moins pour les époques les plus récentes). La vie des institutions, l'activité culturelle, l'évolution économique se saisissent à travers ces groupes divers qui ont fourni aux historiens leurs témoignages: leur étude propre devrait être un préalable.

Pour cette même raison que tout groupe humain a son comportement propre, avec ses règles et pratiques, il appartient à l'historien d'en faire

¹⁰ G. LEFEBVRE, in *Études sur la Révolution française*, Paris, 1963.

l'étude jusqu'au delà des menus événements qui l'affectent. L'histoire politique n'est pas seule à pouvoir se perdre avec délices dans l'événementiel historisant: la même menace pèse sur toute forme d'histoire, et dans le domaine social d'autant plus que les individualités puissantes, les meneurs (ou militants) accaparent facilement l'attention des témoins. Ainsi est-il parfaitement possible de raconter, de la façon la plus descriptivement plate, au fil des jours ou des heures, les soulèvements populaires ruraux et urbains du XVII^e siècle, ou les chaudes heures de la Révolution: l'insurrection a commencé à 7 heures du matin le 13 juillet, au faubourg St-Marcel; les tanneurs, qui en ont pris la tête, étaient dirigés par un nommé Pierrefeu, compagnon âgé de quarante ans ou environ, portant une casaque foncée et armé d'un grand mousquet à deux coups, etc. Réécrire ces propos de chroniqueurs ne peut satisfaire l'historien qui a charge d'explicitier les mouvements et agitations du corps social, et les rapports des groupes entre eux, avec plus de précision et de vertu explicative que n'en comporte la distinction traditionnelle et si commune entre riches et pauvres. La description événementielle ne retrouve de valeur historique qu'intégrée dans une plus ample perspective, capable de délimiter une conjoncture: celle des massacres de septembre 1792, celle des journées d'octobre 1789. Comme toute l'histoire scientifique, l'histoire sociale n'échappe pas aux catégories fondamentales de l'explication diachronique: le structurel et le conjoncturel.

Les exigences méthodologiques sont, sur ce plan, de définition maintenant classique: le conjoncturel social ne réclame pas une élucidation particulière; il entend reconstituer, comme dans les domaines économique et culturel, un climat, une atmosphère (où interfèrent d'ailleurs bien des éléments appartenant à l'évolution économique ou spirituelle): l'historien qui entend mettre en valeur des traits proprement sociaux, attachés aux rapports entre groupes ou classes, n'utilise pas le vocabulaire des économistes: il parle tensions, conciliations, fièvres et paniques... et non plus croissance ou récession. Mais l'objectif demeure identique. Saisons de l'esprit ou tensions périodiques, désordres annuels, désignent bien les mêmes phénomènes reconstitués par l'historien à partir de la poussière des événements, livrés par la chronique.

Les choses sont moins simples pour les structures: tout rapport social d'un groupe à un autre, qu'il soit de subordination ou de dépendance, qu'il dure des décennies ou des siècles définit une structure,

ou un élément d'une structure plus large; les institutions au premier chef, qui pour certains historiens ont longtemps représenté toute l'histoire sociale; mais aussi tous ces rapports non écrits, qui tissent les relations dans une société, et comportent à la fois rites et simples usages de la vie quotidienne, comme sont les formes de politesse. Ordres et classes qui constituent les définitions les plus courantes des groupes sociaux dans les sociétés occidentales doivent être considérés et explicités dans ce large cadre: les uns et les autres, même au comble de la désuétude, comme les ordres dans les anciens régimes finissants, représentent des structures sociales fondamentales, sur lesquelles l'ensemble de l'édifice social est bâti. Les historiens du XIX^e siècle — avant que la polémique politique ne s'empare du mot *classe* — l'ont bien compris, qui utilisaient abondamment, et à bon escient, les deux vocables pour décrire ces sociétés: les hiérarchies qui constituent l'armature des sociétés anciennes et contemporaines, représentent le terme ultime de leurs descriptions et reconstitutions.

L'histoire sociale constitue bien la trame de tout tissu historique; c'est la raison pour laquelle elle concerne toute recherche scientifiquement conduite, qui d'une façon ou d'une autre, s'assure les bases sur lesquelles construire valablement une explication. C'est aussi la raison pour laquelle historiens et surtout philosophes de l'histoire se sont affrontés à son propos, se sont heurtés jusqu'à disputer longuement sur des problèmes de vocabulaire; aucun débat d'historiens n'a suscité plus de passion que celui instauré depuis un siècle autour de la notion de lutte de classes. Depuis que Marx en a fait le moteur de l'histoire, cette notion proprement sociale a hanté chaque génération: à la fin du XIX^e siècle, un grand sociologue comme Max Weber construit son œuvre, pour réfuter les thèses marxistes, même s'il ne l'avoue pas ouvertement¹¹. Quarante ans plus tard, un grand médiéviste comme Marc Bloch reprend à son compte la définition complexe des classes dominantes et dominées, dont Marx avait fait usage dès 1847 dans le *Manifeste*¹². Et ce sont là simplement deux exemples éblouissants, parmi beaucoup d'autres.

Mieux que toute autre forme d'histoire, l'étude sociale engage plus qu'elle-même, plus que l'exercice quotidien du métier avec ses routines, ses paresseuses inévitables: classes et luttes de classes impliquent une philo-

¹¹ Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, 1964.

¹² Marc BLOCH, *L'étrange défaite*, Paris, 1946.

sophie de l'histoire qui ne peut laisser personne indifférent. Aussi bien, plus que partout ailleurs, l'historien social ne peut se contenter de raconter ou de décrire: il lui faut expliquer par référence implicite ou explicite, négative ou positive, à ces grands problèmes qui prétendent rendre compte de l'évolution humaine dans son ensemble. De là découle pour l'historien la nécessité d'une vision totalisante qui lui permette des explications élaborées à l'échelle de la société globale (même si le sujet précisément traité n'embrasse pas cette société tout entière). De là découle encore pour le chercheur l'obligation de se refuser à ces généralisations faciles où partisans et adversaires des grands systèmes se contentent de réciter leur *Credo* vulgarisé, réduit à quelques formules simplifiées et abusives. Autrement dit, l'histoire sociale exige une particulière vigilance, non point simplement pour refuser ces grandes machines paraphilosophiques, mais pour clarifier prémisses et postulats, et éclairer son public, aussi souvent que nécessaire, sur les axiomes et hypothèses de travail employés. Ainsi Marc Bloch expliquant la société féodale à la veille de la Seconde Guerre mondiale; et racontant, un peu plus tard, *l'Étrange défaite de 1940*; ou Lucien Febvre dans son admirable *Franche-Comté sous le règne de Philippe II*; ou encore Henri Pirenne en maintes pages de son histoire de Belgique¹³. Autant de maîtres-livres où les exigences de l'histoire sociale sont sensibles à chaque page.

* * *

L'histoire sociale est mère de toute histoire, pourrait-on dire dans le style des anciens: tant d'exigences et de précautions, tant de retards aussi, s'expliquent précisément parce qu'elle se retrouve présente dans toute tentative de reconstitution historique, animée d'une ambition élevée et soucieuse de rigueur scientifique. Ce qui rend son avancement d'autant plus urgent et nécessaire: la faire progresser est certainement aujourd'hui le premier devoir des historiens.

¹³ Marc BLOCH, *La société féodale*, Paris, 1940; Lucien FEBVRE, *Philippe II et la Franche-Comté*, Paris, 1911; Henri PIRENNE, *Histoire de la Belgique*, 7 vol., Bruxelles, 1926-1932.